

Concarneau, le 4 août 1948

Mon cher Marcel,

Ta lettre de dimanche soir que j'ai enfin reçue hier après-midi n'était tout de même pas si désolante. Ce que je vois de plus embêtant dans ce vol dont tu fus la victime, c'est qu'il va t'entraîner à écrire, à faire des visites au commissariat et te causer de petits ennuis bien agaçants quand tu aimerais sans doute disposer d'un esprit libre, protégé de tels tracasseries. Évidemment la perte de la roue de secours est en elle-même bien déplorable. Toutefois, comme je te le disais hier, n'y songe plus, tu as bien autre chose à faire que d'user ton énergie à regretter ce qui s'est passé.

Ton histoire de chats m'a beaucoup amusée. Sans doute la mère et la fille ont voulu protester contre le nouveau maître qu'on leur imposait. Ce devait être fort drôle de te voir à la chasse de ces deux révoltées. J'espère tout de même que tu en es maintenant débarrassé. Je craignais bien aussi un peu que madame Beaulieu ne te demandât certains services que tu te sentirais obligé de lui rendre dans les circonstances. Je souhaite pour toi que cela s'arrête aux chats. Je ne déteste moi-même rien tant que cette sorte de contrainte à laquelle nous exposent certaines faveurs reçues, et c'est pourquoi je redoutais de te voir accepter l'offre si charmante fût-elle des Beaulieu. Cependant je dois dire que je suis heureuse de te savoir dans un endroit aimable et qui est plus frais que ta chambre d'hôtel. Tâche d'en profiter mon chéri et de cajoler le sommeil qui te sera si bienfaisant.

Le temps s'est remis au gris, et il est plutôt frais. Pour une journée de plein soleil, il y en a trois de temps et de ciel incertains ici — et je crois qu'il n'y aura plus de grosses chaleurs. De toute façon, les nuits sont maintenant toujours fraîches et même assez froides — et j'en bénis le ciel.

J'ai dû me faire piquer par des puces de sable, je suis couverte de petites bosses et ne peux cesser de me gratter.

J'aime bien ta promesse de m'écrire «domnéravant» tous les jours. Je ne voudrais pas pourtant que cela ressemblât le moins du monde à une corvée pour toi — et cependant quelle joie m'apporte chacune de tes lettres même si tu as dû l'écrire à la course. De mon côté, je ne t'écris pas toujours non plus dans les meilleures dispositions — quelquefois j'ai à lutter contre une invincible paresse ou plutôt contre le vide du cerveau. Je ne doute pas qu'alors mes lettres te paraissent bien mornes — mais même ainsi, je me flatte de croire que tu les préfères au silence. Et c'est ainsi qu'en toute humilité je t'écris même lorsque je suis à peu près assurée de n'arriver qu'à m'exprimer tout à fait lamentablement.

Je vais profiter de la journée qui n'est pas trop chaude pour faire tantôt ma promenade la plus agréable, c'est-à-dire vers le port et vers la Ville Close. T'ai-je dit que ma jupe de laine était terminée? Elle est vraiment très bien et je la porte avec cette curieuse affection que j'éprouve pour certains vêtements et qui fait que je les ai sur le dos jusqu'au moment où ils tombent en haillons. C'est une manière de fidélité à ce qui me plaît et je suppose le besoin de simplifier la vie.

Que j'ai hâte, mon chou, de te revoir et de te parler à coeur ouvert.

À demain, dors bien, mange bien, et travaille, mon chéri, dans la paix.

Je t'embrasse de tout mon coeur en te souhaitant ces biens qui donnent tant de prix à la vie.

Ta Gaby